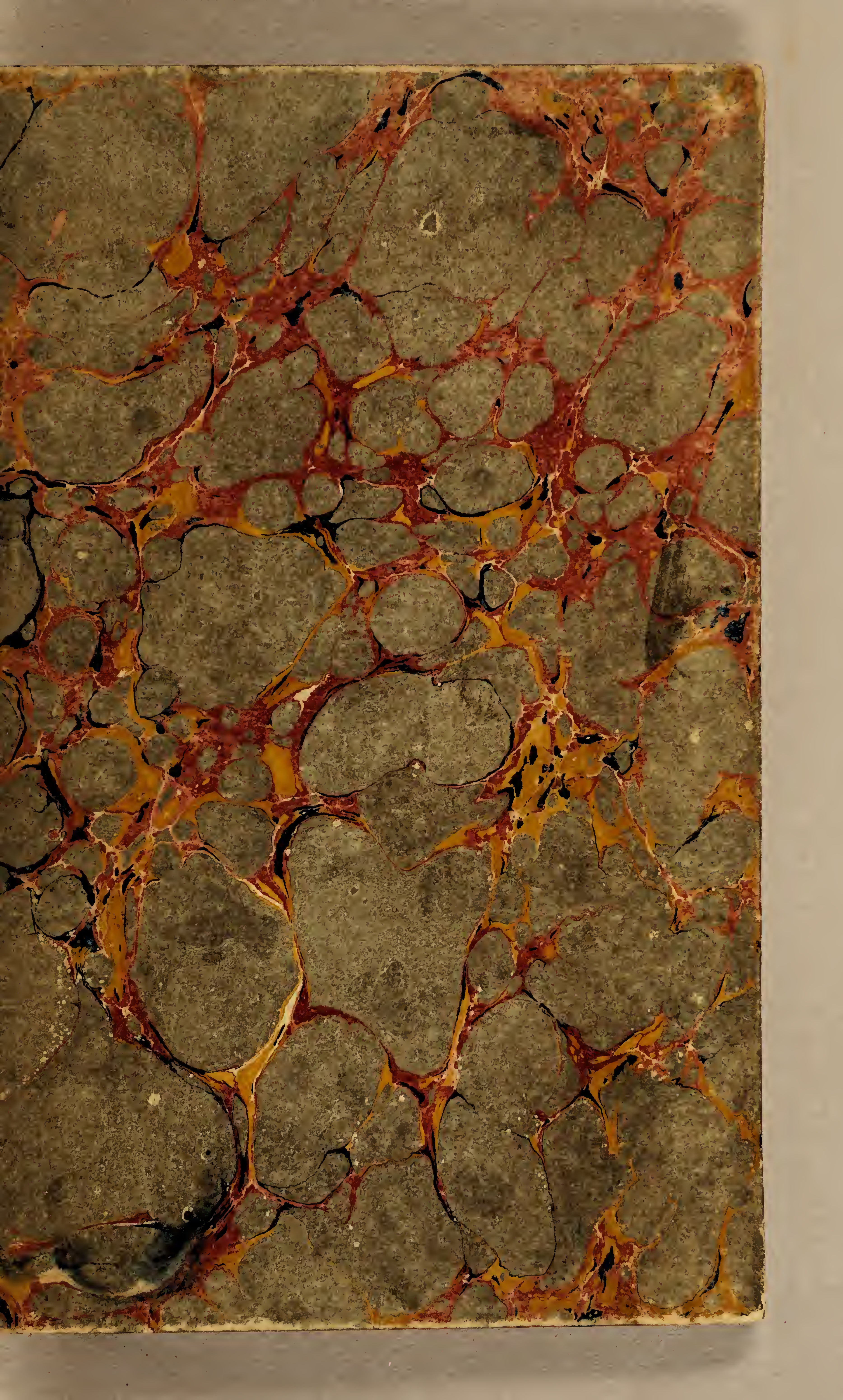
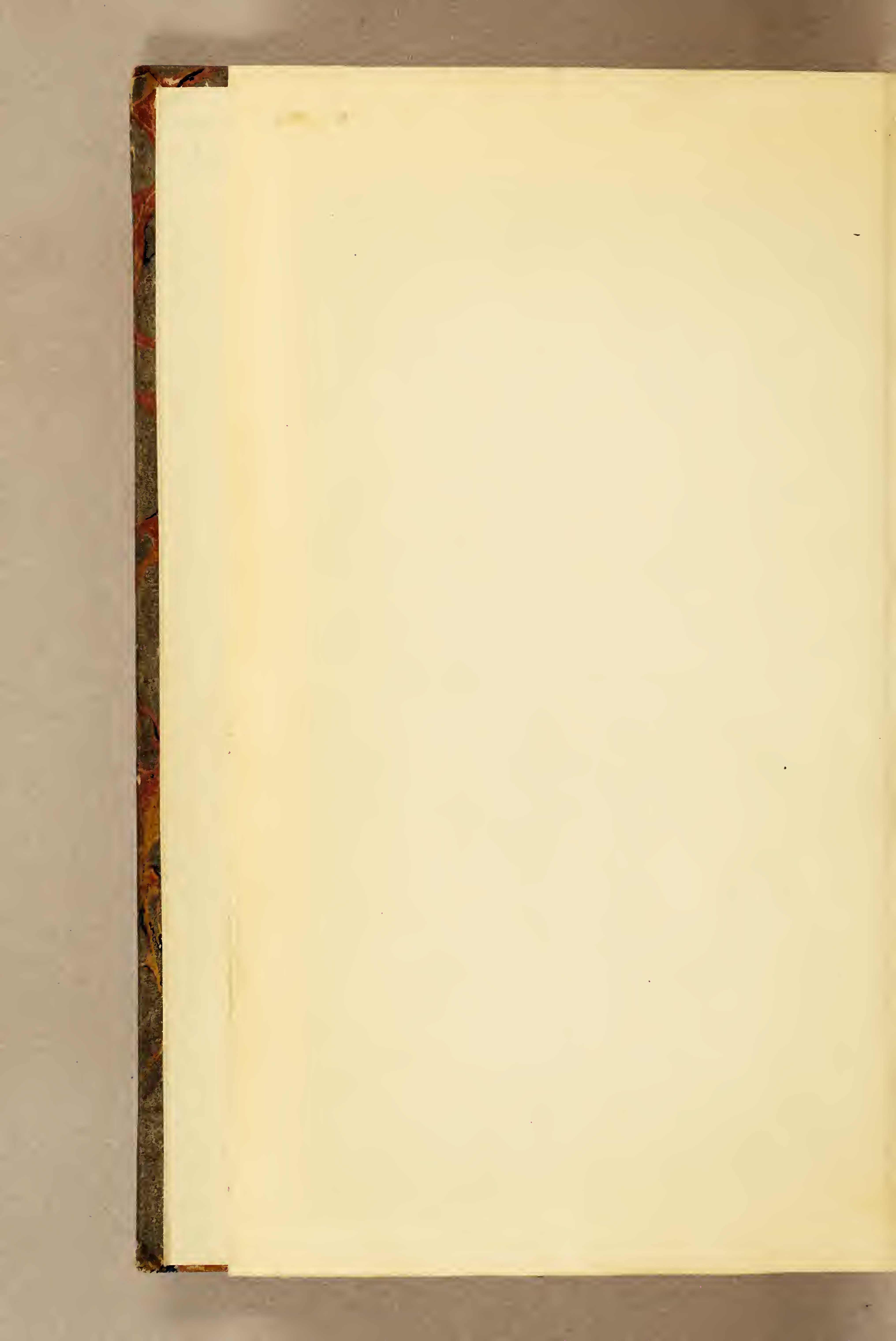



GAUDEO



HIRZA,

OU

LES ILLINOIS,

TRAGÉDIE, 5 acte

PAR M. DE SAUVIGNY;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens ordinaires du Roi, le Mercredi 24 Mai 1767.

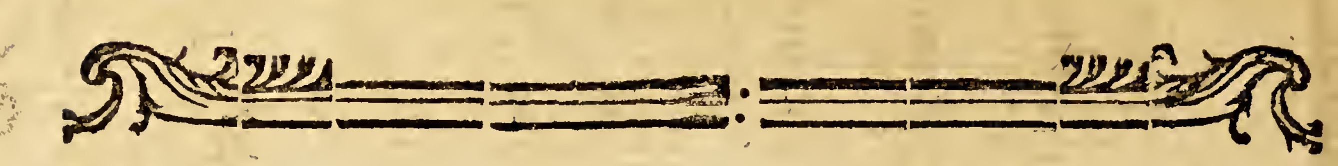
Puiſſe de Monréal l'exemple malheureux
Arracher à vos yeux des larmes ſalutaires.
Henr.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXXIV.
1774

Avec Approbation & Privilege du Roi.



PERSONNAGES.

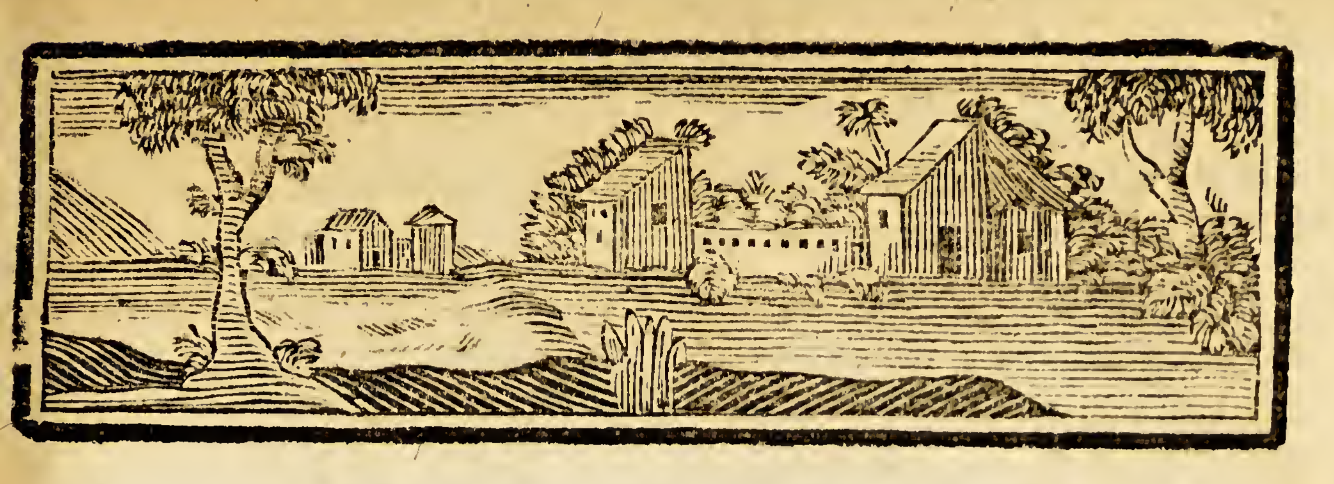
HIASKAR, *Chef de Guerre.*

OUKÉA, *Chef du Conseil des Vieillards.*

HIRZA.

MONRÉAL *pere.*

MONRÉAL *fils.*



HIRZA OU LES ILLINOIS, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

On voit dans l'enfoncement le Saut de Niagara. D'un côté, des rochers, des cabanes & quelques arbres; de l'autre, un tombeau élevé sur des piliers matachés, & décoré de chevelures en forme de trophée; au pied du tombeau est un Autel sur lequel sont les armes du défunt, ses fleches, son casse-tête & son manitou. Hiaskar est appuyé & paroît consterné; les autres Guerriers, le Conseil des Vieillards, Oukéa & plusieurs Femmes sauvages sont épars çà & là dans des attitudes de douleur & de désespoir. Hirza est au milieu. Elle regarde le tombeau de son pere, & laisse voir plus de colere que d'abattement.

SCENE PREMIERE.

HIASKAR, HIRZA, OUKÉA, VIEILLARDS, GUERRIERS, FEMMES SAUVAGES.

HIASKAR.

Sur ta tombe, ô Thamar! les Illinois gémissent;
Ces huttes, ces rochers de leurs cris retentissent,

Et nos Dieux ſont par nous vainement implorés !
Ils ont vu les Français de ton ſang enivrés,
Sans pouvoir t'arracher à leur glaive homicide !
Appui du Canada, notre Chef intrépide,
Auſſi prompt que les vents, eût fait voler la mort
Des remparts de Quebec aux monts du Labrador :
C'eſt du ſang des Français qu'il cimentoit ſa gloire ;
Et le nom de Thamar vivra dans leur mémoire.
Triſte Niagara, ſéjour craint de nos Dieux,
Vous, rochers menaçans, & vous, flots furieux,
Qui des monts inégaux couvrant les vaſtes cîmes,
Tombez en mugiſſant d'abîmes en abîmes,
Vous avez vu briſer le calumet de paix
Par un monſtre animé ſous la main des Français :
Un vaiſſeau qui des flots s'élevant juſqu'aux nues,
Agitoit dans les airs ſes aîles étendues,
De longs tubes d'airain qu'il portoit dans ſes flancs
Frappoient d'un bruit affreux les monts retentiſſans :
Sous tes pieds, ô Thamar ! tu ſens trembler la terre ;
Tu cours, la flamme en main, défiant le tonnerre,
Abîmer dans les eaux ce coloſſe odieux,
Qui de ſon poids énorme eût accablé ces lieux.
Nous étions ſous ta garde, à l'abri des tempêtes ;
La hache des Français vient de frapper nos têtes.
Pleurons, amis, pleurons, notre ſoutien n'eſt plus :
L'Europe eſt triomphante, & nos Dieux ſont vaincus.

HIRZA.

Quoi ! ta bouche, Hiaskar, eſt ouverte à la plainte !
Compagnon de Thamar, connaîtrois-tu la crainte ?
Garde-toi d'avilir, par un ſi lâche effroi,
Tes Dieux & ton pays, & nos Guerriers & toi.
Du moins imite Hirza. Thamar étoit mon pere :
Hélas ! moi qui l'aimois, moi qui lui fus ſi chere,
Ai-je fait ſur ſa tombe éclater mes douleurs ?
Que le ſang des Français y coule avant nos pleurs.
J'embraſſe cet eſpoir ; il plaît à mon courage ;
Apprenez d'une femme à repouſſer l'outrage.
Venez, Guerriers : un Dieu de notre honneur jaloux,
Un Dieu qui m'a parlé, marchera devant vous.

Mais que vois-je ? un revers aura pu vous abattre !
Ciel ! eh quoi ! vous pleurez, vous qui pouvez combattre !
Vous n'entendez donc pas nos farouches vainqueurs,
Dans leur barbare joie, insulter à vos pleurs ?
Vous ne voyez donc pas les manes de mon pere,
Dans l'ombre de la mort frémissant de colere,
Retracer à vos yeux ce qu'il a fait pour vous ?
Quand nos Chefs revenoient sanglans, percés de coups,
Quand ils mouroient en proie à la fureur des armes,
Ne leur prodiguoit-il que d'impuissantes larmes ?
Il couroit les venger : imitez sa valeur ;
Et sacrifiant tout à ma juste fureur,
Allez, pour appaiser son sang qui fume encore,
Frapper, exterminer des monstres que j'abhorre.

HIASKAR.

Si je perdois l'espoir de remplir tes souhaits,
Je t'avouerois ma honte, & je m'en punirois.
Va, crois-en Hiaskar, étouffe un vain murmure :
Ta fureur est aveugle, & ma haine est plus sûre.
Courir en téméraire au devant du danger,
C'est hâter sa défaite, & non pas se venger.
Nos vainqueurs sont armés par un pouvoir céleste,
Veux-tu de nos Guerriers voir immoler le reste ?
Veux-tu voir enchaîner par ces Tyrans heureux,
Nos femmes, nos enfans, & toi-même avec eux ?

HIRZA.

Que dis-tu ? des Français moi subir l'esclavage !
S'ils ont le bras d'un Dieu, j'ai le cœur d'un Sauvage.
Je sçais mourir.

OUKEA.

Arrête. Il ne nous suffit pas
De mourir : il faut vaincre ; il faut dans nos combats,
Consultant la prudence autant que le courage,
Ne rabaisser jamais l'orgueil du nom Sauvage.
L'adresse contre nous fait plus que la valeur ;
Que l'exemple nous serve, & qu'un peuple trompeur,
Lui-même sous ses pieds creusant un précipice,

Soit la victime enfin de ſon propre artifice.
Il eſt temps de venger ton pere & nos climats.
L'Europe a des Tyrans qui nous tendent les bras ;
L'un à l'autre oppoſons ces fléaux de la terre ,
Et qu'ils ſoient ſeuls en bute aux horreurs de la guerre.

HIASKAR *à Hirza.*

Tu dois prêter l'oreille aux diſcours d'Oukéa :
Au Conſeil des Vieillards ſa vertu le plaça ;
Thamar l'y conſultoit, & ſa voix y préſide :
Que ſa lumiere , Hirza , déſormais ſoit ton guide.

(à Oukéa.)

Et toi , daigne te rendre aux vœux des Illinois :
Nos Vieillards , nos Guerriers te parlent par ma voix.
Tous , d'un commun ſuffrage honorant ta prudence ,
De Thamar en tes mains remettent la puiſſance ,

(Montrant Hirza.)

Juſqu'au jour où ſon choix tombant ſur un de nous ,
Fera revivre enfin Thamar dans ſon époux.

OUKEA.

Je crains trop , Illinois , que de mon caractere
La rudeſſe inflexible & l'équité ſévere ,
En voulant vous ſervir , ne révoltent vos cœurs.

HIRZA.

Qu'importe , ſi tu peux réparer nos malheurs.

OUKEA *montrant Hiaskar.*

Tu le veux , j'y conſens. Mais il t'aime , & j'eſpere
Que l'offre de ſa main....

HIRZA.

A-t-il vengé mon pere ,
Lui , qui l'a vu mourir ? Je connois mon devoir.
Quand les Chefs ennemis ſeront en mon pouvoir ;
Quand mes yeux les voyant au milieu des tortures ,
Je pourrai de mes mains déchirer leurs bleſſures ;
Quand leurs crânes ſanglans ſur ſa tombe entaſſés ,
Calmeront de Thamar les manes courroucés ,
Alors mon choix eſt fait.

HIASKAR.

Je pénetre ton ame ,
Et ce jeune Français qu'un fol honneur enflame ,

Qui, pourſuivi des ſiens s'eſt jetté dans nos bras,
Eſt celui qu'en ſecret....

HIRZA.

Je ne m'en défends pas.
Oui, j'aime Monréal, ſa valeur m'a dû plaire;
Et j'ai du moins, ingrats, ce reproche à vous faire,
Qu'entre tant de Guerriers un ſeul n'oſe aujourd'hui
Devenir mon vengeur & s'égaler à lui.
Monréal vous apprit l'art ſanglant de la guerre;
Aſſez les Alliés de la fiere Angleterre
Ont élevé ſa gloire en tombant ſous ſes coups.
Aujourd'hui triomphant, il revient parmi nous:
Puiſque vous trahiſſez ma plus chere eſpérance,
C'eſt de lui ſeul ici que j'attends la vengeance.

OUKEA.

Eh quoi! ſur des Français?

HIRZA.

Oui, ſans doute, ſur eux.
Ce Guerrier opprimé par leur Chef orgueilleux,
A droit de s'en venger autant que moi peut-être.
Fils malheureux, la France à peine le vit naître;
Que ſon pere à regret s'arrachant de ſes bras,
Vint chercher parmi nous la gloire & les combats.
Le Tyran de Quebec, éveillé par l'envie,
Fontalbar, a noirci, perſécuté ſa vie;
Et pour comble d'horreurs, arrivé dans ces lieux;
Le fils n'éprouva pas un ſort moins rigoureux.
Oukéa, j'attends tout de ce Héros que j'aime;
Il vengera mon pere, & le ſien & lui-même.
Ma main eſt à ce prix.

OUKEA.

O Ciel! lui, ton époux!
Notre Chef, un Français!

HIRZA.

Il ne l'eſt plus pour nous,
Et s'il peut à mon gré....

OUKEA.

Quel horrible langage!
Avant qu'à ton pays tu faſſes cet outrage,
Dans ſon ſang ennemi...

HIRZA.

Tu plongerois ton bras !
Songe à tous ses exploits.

OUKEA.

Je crains ses attentats.

HIRZA.

Quoi ! l'ami de Thamar...

OUKEA.

Est-il digne de l'être?

HIRZA.

Sans doute, s'il nous venge.

OUKEA.

En est-il moins un traître !
Quelque ressentiment qui puisse l'animer,
Plus il sera pour toi, moins tu dois l'estimer.

HIRZA.

Quoi ! parmi les écueils, & la foudre, & les ondes,
Pour retrouver un pere il parcourt les deux mondes ;
Il arrive, il apprend que son pere est aux fers,
Que Quebec l'abandonne aux complots des pervers;
Et qu'en secret peut-être on a tranché sa vie ;
Il voit même, à son tour, la sienne poursuivie ;
Et quand, réduit à fuir, il échappe au trépas,
Il n'aura pas le droit de punir des ingrats,
De venger son ami, son amante, son pere !
J'en appelle à ton cœur ; il est juste & sincere.
Depuis cinq ans entiers il a vaincu pour nous ;
S'il fut vil à vos yeux, pourquoi l'adoptiez-vous?
Deux cens de nos Guerriers, guidés par son courage,
Chez les Onontagués ont porté le ravage :
Revenant triomphant, ce généreux Français
Se verra donc puni de ses propres bienfaits !

OUKEA.

Non, sans doute, & l'on doit honorer sa vaillance ;
Mais faut-il sur lui seul fondant ton espérance,
Braver au même instant l'Algonkin, le Huron,
Et l'Iroquois farouche, & Quebec & Boston?
Quoi ! trente Nations à s'armer toutes prêtes,
De cent lieux différens menaceront nos têtes,

Et tu crois, ſous ſon ombre, être à l'abri des coups
De ces vents oppoſés qui vont fondre ſur nous!
Et tu veux avec lui, ſur ces bords arrêtée,
Partager de Thamar la natte enſanglantée,
En nous précipitant dans de nouveaux combats!
Non, ces Guerriers, ni moi, n'y conſentirons pas.

HIASKAR.

Puiſqu'aux murs de Quebec il faut porter la guerre,
Entre l'Anglais & nous applaniſſons la terre,
Nous les verrons bientôt à nos voix accourir:
Alors nous reviendrons, & s'il nous faut périr,
Nous ſignalant du moins par des faits magnanimes,
Nous mourrons en Héros, & non pas en victimes.

(*Ils ſortent.*)

SCENE II.

HIRZA, FEMMES SAUVAGES.

HHRZA.

MOn pere, toi qu'Hirza porte au fond de ſon cœur,
Inſpire à nos Guerriers cette intrépide ardeur,
Par qui tu fus toujours ſi vaillant, ſi terrible.
Tu connois de mon cœur le penchant invincible;
Il n'en ſera pas moins dans ſa haine affermi.
Monréal eſt Français, mais il eſt ton ami;
Et ta fille en ce jour réclamant ſa tendreſſe,
L'amour attiſera ſa fureur vengereſſe...
Mais ſi, n'oſant tenter le hazard des combats,
L'ennemi dans un piege eût arrêté ſes pas:
Ah Dieux!... l'air retentit de cent cris d'alégreſſe.
Mon vengeur va paroître: il accourt, il s'empreſſe.

(*Elle le voit.*)

Volons... A ſon aſpect que mes ſens ſont émus!
Comment lui dire, hélas! que mon pere n'eſt plus.

SCENE III.

MONRÉAL (*précédé de beaucoup de Guerriers, & suivi des Iroquois qu'il a vaincus.*)

HIRZA, FEMMES SAUVAGES.

MONRÉAL.

Le cœur brûlant d'amour, & plein d'impatience,
Je reviens triomphant après deux ans d'absence,
Pour mériter ta main, pour obtenir ce prix,
Qu'ici Thamar, ton pere, à mes vœux a promis.
J'ai combattu long-temps l'Iroquois intrépide,
Rien n'a pu m'arrêter dans ma course rapide.
Je marchois secondé de tes fiers Illinois.
Le nord du Canada tremblant à nos exploits,
A vu fuir devant nous cette Horde sauvage,
Que l'Anglais façonnoit au frein de l'esclavage;
Et ces nombreux Guerriers, que mon bras a soumis,
Ont quitté leurs Tyrans pour suivre des amis.
Tu peux seule à mes yeux embellir la victoire,
C'est de toi que j'attends mon bonheur & ma gloire.

HIRZA.

Sans doute, Monréal, tu connois, comme moi,
L'ascendant qui m'étonne & qui m'enchaîne à toi.
Tu m'as fait éprouver ce charme que ton âge
Sçait donner au malheur, & sur-tout au courage:
Oui, ce grand caractere & ce mépris des maux,
Ce noble orgueil empreint sur le front des Héros,
Et tes premiers exploits, & le vœu de mon pere,
Tout enivra mon cœur de l'orgueil de te plaire.
Mais sçais-tu cependant que, malgré tes hauts faits,
Du Conseil des Vieillards les regards inquiets
Déjà tombent sur toi?

MONRÉAL.

J'ai vu leur défiance.
Quel est donc à leurs yeux mon crime?

HIRZA.

Ta naiſſance.
Apprends que Fontalbar, le chef de tes Français,
A coupé les rameaux de l'arbre de la paix.

MONRÉAL.

Hirza, que m'apprends-tu ? Se peut-il que la guerre...

HIRZA.

La hache des Guerriers repoſoit ſous la terre ;
Thamar l'a retirée, hélas ! pour mon malheur.

MONRÉAL.

Qu'entends-je ? Ciel ! Thamar... diſſipe ma frayeur.
Je ne l'ai point revu. D'où vient que ton ſilence ?...
(Il détourne ſes regards & voit le tombeau.)
Que vois-je ?.... Ce tombeau.... Que faut-il que je
penſe ?

HIRZA.

Que ton ami n'eſt plus.

MONRÉAL.

O ſort ! ô coup affreux !
O perte irréparable ! ami trop malheureux !

HIRZA.

Tu m'aimes ; ma fureur ne peut être trahie.
Ecoute, Monréal, le ſerment qui me lie,
Que Thamar a reçu dans nos derniers adieux,
Et que je renouvelle à la face des Dieux.
Si ce jour voit tomber une tête ſi chere,
Ma main te vengera, je le jure, ô mon pere !
Ou je ferai couler le ſang de ton bourreau,
Ou quarante Français te ſuivront au tombeau.

MONRÉAL.

Et moi, par notre amour & tes Dieux que j'atteſte,
Je jure qu'au Vainqueur ce fer ſera funeſte.
De tes pleurs & des miens Fontalbar a joui ;
Mon cœur ne fut jamais malheureux que par lui.
On dit que ce Tyran a fatigué la France,
Que mes yeux jouiront d'une pleine vengeance :
Je ſens qu'elle eſt trop lente au gré de ma fureur.
J'arracherai mon pere à ſon lâche oppreſſeur.
Que m'importe quel ſang vengera mon injure ?

Eſt-il donc des liens plus ſaints que la nature ?
Croit-on qu'impunément un Tyran déteſté,
Dans tout ce qui m'eſt cher m'aura perſécuté ?

HIRZA.

Dans le fond de ſon cœur il nous croit ſa conquête ;
Que ce torrent rapide à ton aſpect s'arrête.
La liberté tremblante au fond de nos déſerts,
Voit des Dieux ennemis, tonnant du haut des airs,
D'un nouveau foudre armés, fondre à l'envi ſur elle ;
Sous leurs coups redoublés le Canada chancelle :
Force tous ſes enfans, libres par tes exploits,
D'applaudir à ta gloire & d'admirer mon choix.
Mais que veut Hiaskar ?

(L'on entend un bruit d'armes.)

SCENE IV.

HIASKAR, MONRÉAL, HIRZA, FEMMES SAUVAGES, TROUPES DE GUERRIERS DE LA SUITE DE MONRÉAL, TROUPES DE GUERRIERS DE LA SUITE D'HIASKAR.

HIASKAR.

Faiſons tête à l'orage ;
Amis, voici l'inſtant de montrer un courage
Qui triomphe du ſort & brave les revers.
Nous n'avons que le choix du combat ou des fers.
L'étendart de la mort à nos yeux ſe déploie ;
Et le Français ſuperbe, en contemplant ſa proie,
D'un triomphe aſſuré ſemble déjà jouir :
Mais il n'en jouira qu'à mon dernier ſoupir ;
Et je vendrai ſi cher la victoire & la vie,
Que je veux qu'à ma mort le Vainqueur porte envie.

MONRÉAL.

Il ne l'eſt pas encor.

(*à Hirza.*) Va, compte ſur ma foi.
Je dois vaincre ſans doute en combattant pour toi.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

HIASKAR, HIRZA, TROUPES DE GUERRIERS SAUVAGES, FEMMES SAUVAGES.

HIASKAR.

SOrtez de vos tombeaux, manes de nos ancêtres,
L'Europe oſe aſpirer à nous donner des maîtres:
Vous partagez l'affront dont on veut nous couvrir.
Venez voir vos enfans triompher ou mourir.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

HIRZA, FEMMES SAUVAGES.

HIRZA.

GRands Dieux, réveillez-vous au cri de la vengeance;
Voyez le Canada privé de ſa défenſe,
Le ſein meurtri des coups que l'Europe a portés,
Vous tendre en ſuppliant ſes bras enſanglantés.
Pourquoi céderiez-vous l'empire de la terre?
A des Dieux étrangers, arrachez le tonnerre;
Faites baiſſer leurs fronts ſous vos pas triomphans:
Relevez vos Autels, & vengez vos enfans.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OUKEA, HIASKAR.

OUKEA.

QU'Hirza, de Monréal admirant les exploits,
Sur l'Amant qui la venge ait fait tomber ſon choix,
Je ne peux que la plaindre en voyant ſa foibleſſe ;
J'applaudis à la cauſe, & pardonne à l'ivreſſe :
Mais que tous nos Guerriers, pour un foible ſuccès.
Aient ſur leurs boucliers élevé ce Français,
Qu'il nous ait fait ſitôt oublier qui nous ſommes,
Que ſous lui cet eſclave ait vu fléchir des hommes ;
Que mon chef ſoit un traître, aux ſiens même en horreur,
Je ſens que cet affront rallume ma fureur
Je ſçaurai l'en punir.

HIASKAR.

Tu ſouillerois ta gloire.
Songes-tu qu'à ſon bras nous devons la victoire ?
Nos freres terraſſés trembloient de toutes parts ;
Mais lui les ranimant du feu de ſes regards,
Soudain ils ont repris leur audace premiere.
Que ſon ame me plaît ! Qu'elle eſt ſenſible & fiere !

OUKEA.

Crois-moi, quand au combat, ce jeune ambitieux
Des rayons de ſa gloire éblouiſſoit tes yeux,
Il flattoit les vaincus, du moins je l'en ſoupçonne ;
J'ai ſurpris ſa pitié qui m'indigne & m'étonne :
De leur ſang tout couvert, il voloit dans leurs rangs.

Et retenoit nos bras qui déchiroient leurs flancs.
Alors cent prisonniers assuroient la vengeance ;
Nous allions des Français vaincre la résistance :
A l'aspect de leurs corps sanglans & déchiré,
Desséchés dans la flamme & par nous dévorés,
Montréal a frémi, j'ai vu couler ses larmes ;
Je l'ai vu, s'élançant au milieu de nos armes...
» Arrêtez, crioit-il, j'ai creusé leur tombeau :
» Arrêtez ; par vos mains je deviens leur bourreau.
» Le sang m'unit peut-être à ces tristes victimes :
» Faut-il que leur trépas soit le fruit de mes crimes !
Le désordre à ces mots a régné parmi nous.
Nos vieillards n'écoutant que leur juste courroux,
Opposoient à ses cris un cœur inexorable,
Quand soudain s'est formé ce parti redoutable,
Que son bonheur enivre, & qui cherche aujourd'hui
L'honneur honteux de vaincre & de ramper sous lui.
Il peut avec sa gloire accroître sa puissance :
Quel frein l'arrêtera, lui qui trahit la France ?
Corrompu par le luxe & par la vanité,
Pourra-t-il s'élever jusqu'à la liberté ?
Non, sa fierté naissante a plié sous un maître :
En épousant Hirza, songez qu'il voudra l'être.
Il faut le prévenir par un dernier effort :
Puisqu'il veut notre honte, il faut vouloir sa mort.
Un bras sûr, cette nuit, à mes pieds va l'abattre.

HIASKAR.

Pourquoi l'assassiner, quand on peut le combattre !
Quel indigne Guerrier sera son assassin ?
Qui d'un forfait si bas voudra souiller sa main ?
Qu'il paroisse, & c'est lui que je prends pour victime :
Dans son infame sang je cours laver son crime.
Eh quoi ! la trahison, ce vice des ingrats,
Du plus grand des Guerriers hâteroit le trépas ?
Je suis loin d'applaudir à sa haine implacable :
Armé contre les siens, sans doute il est coupable :
Mais combattant pour nous peut-il l'être à nos yeux ?
S'il a porté trop haut ses vœux ambitieux,
Soit que l'espoir l'aveugle, ou que l'amour l'enflamme,

C'eſt à moi de le plaindre & d'éclairer ſon ame.
Si rien ne peut fléchir ſon orgueil indompté,
S'il eſt ſourd à ma voix, j'entends la liberté
Qui me crie : « Arme-toi, viens te couvrir de gloire :
» Des mains de ce Héros arrachant la victoire,
» Fais-lui voir en ce jour que ſi ſon bras vainqueur
» Te ſurpaſſe en adreſſe, il te cede en valeur.

OUKEA.

Hé bien ! puiſque tes yeux ſont fermés ſur ce traître,
Cher Hiaskar, écoute ; apprends à le connoître.
C'eſt au nom du Conſeil que je te parle ici.
Ses deſſeins ſont connus, & tout eſt éclairci.
Quand le vaillant Thamar & ſa Horde guerriere,
Tombant ſous Fontalbar, ont mordu la pouſſiere,
Monréal triomphant chez les Onontagués,
Monréal en ſecret revoyoit des Français.
Ils lui ſont encor chers : il nous hait ; il balance.
Devenu notre Chef, il va ſervir la France ;
Douze de ſes Guerriers ont ſurpris ſes diſcours ;
Et plus il fait pour nous, plus je crains ſes détours.
Connois l'Européen, connois ſa politique,
Son cœur faux, & ſur-tout ſon eſprit tyrannique.
Son œil paroît bleſſé de rencontrer ici
Un peuple plus heureux & plus libre que lui.
S'il falloit aux complots de ce tyran perfide
N'oppoſer qu'un Guerrier généreux, intrépide,
Je te dirois : « Ami, tu peux, quand tu voudras,
» Déployer contre lui la force de ton bras.
Mais des jeunes Guerriers tes yeux ont vu l'ivreſſe.
Crois que, s'il ſuccomboit ſous ta main vengereſſe,
Leur fier reſſentiment retomberoit ſur toi.
Nos partis diviſés, dans le trouble & l'effroi,
Tourneroient contre nous leurs fureurs ſanguinaires :
On verroit les enfans armés contre les peres,
Repouſſant la nature en ces momens affreux,
Leur demander vengeance, ou la prendre ſur eux.
Crois-moi, n'armons plutôt qu'une main ennemie :
Qu'elle frappe le traître, & qu'elle en ſoit punie.
Que nous importe à nous ? Nous ſerons ſatisfaits.

Tu retiens sous ta hutte un prisonnier Français,
Qui du sang Illinois vient de rougir la plaine;
Tu connois sa valeur. Que son ame hautaine,
En servant son pays, serve notre courroux:
Dans l'espoir d'être libre il combattra pour nous.
J'entends des cris guerriers. Monréal va paroître.
Nos Amans par l'hymen viennent s'unir peut-être:
Je sçaurai m'opposer un moment à leurs vœux.
Et toi que la pitié sollicite pour eux,
Tu peux voir Monréal, & lui parler encore.
Mais s'il ne veut pas rompre un hymen que j'abhorre,
Qu'il meure.

SCENE II.

Les mêmes, HIRZA, MONRÉAL, GUERRIERS, FEMMES SAUVAGES.

HIRZA.

Heureux le jour où sur nos ennemis
Mon Amant a vengé mon pere & mon pays!
Ils nous enveloppoient dans un piege perfide,
Déjà grondoit sur nous leur tonnerre homicide,
Déjà nous menaçoient leurs sanglans coutelas:
C'est lui, c'est ce Héros dont l'invincible bras,
Dans leurs cœurs abattus ramenant le courage,
A fait un champ de morts de ce vaste rivage;
Et vengeur de Thamar, par ses heureux exploits,
A satisfait ma haine & mérite mon choix.

MONRÉAL.

Hirza, pour appaiser les manes de ton pere,
Si mon zele aujourd'hui mérita de te plaire,
Acheve mon bonheur; que le plus doux des nœuds
Au pied de ce tombeau nous unisse tous deux.

OUKEA *à Hirza.*

On doit beaucoup sans doute à son noble courage;

Mais s'il faut avec lui qu'un nœud sacré t'engage,
Du droit de commander nous privons ton époux.

HIRZA.

De ce frivole droit il sera peu jaloux.

(à Monréal.)

Mon cœur est le seul prix où ton amour aspire ;
Il est digne du tien, ce cœur doit te suffire.
Si l'on reconnoît mal les efforts de ton bras,
Redouble de vertu pour punir des ingrats.
Mon pere, unique objet pour qui coulent mes larmes ;
Pardonne si ce jour a pour moi tant de charmes ;
Ton sang fumoit encore, il falloit un vengeur,
Et je voyois l'espoir prêt à fuir de mon cœur :
Nos Dieux ont secondé l'amour & la nature ;
Laisse-moi m'enivrer d'une volupté pure :
Daigne approuver un nœud qui m'unit pour jamais
A l'ami qui te venge, au Héros que j'aimois.

OUKEA.

Penses-tu que Thamar exauce ta priere ?
Nos freres tous sanglans, épars sur la poussiere,
Des ombres de la mort s'élevent contre nous :
Crains d'attirer sur toi les traits de leur courroux.
Ainsi qu'à ce Français tu leur dois la victoire ;
Viens donc par un trophée honorer leur mémoire.
De leurs manes plaintifs appaise les clameurs :
Tu sçais que tu leur dois des soins consolateurs.

HIRZA.

Ah ! crois que cet oubli n'étoit pas volontaire.
Tu fais luire à mon cœur un rayon qui l'éclaire.

(En montrant Monréal.)

O mon cher Oukéa ! tu l'aimois autrefois ;
Toi, qui viens d'admirer sa gloire & ses exploits,
Oses-tu me blâmer d'avoir un cœur sensible ?
Peux-tu combattre encore un penchant invincible ?

(à part.)

Hélas ! pour un moment qui suspend mon bonheur,
Je ne sçais quel effroi vient pénétrer mon cœur...

(à Monréal.)

Ami, nous reviendrons, ſous de meillleurs auſpices,
Aux Dieux de nos climats offrir des ſacrifices ;
Et ſur ce tombeau même élevant leurs Autels,
Nous rendrons nos ſermens encor plus ſolemnels,

(Elle ſort ſuivie des Guerriers & des Femmes ſauvages.)

SCENE III.

MONRÉAL, HIASKAR.

MONRÉAL.

Brave Hiaskar, tu vois que mon bonheur s'apprête.
Soyons toujours unis. Suivons leurs pas.

HIASKAR.

Arrête.

Tout le cœur d'Hiaskar va s'ouvrir à tes yeux.
Monréal leve au Ciel un front victorieux,
Je l'honore. Eſt-il vrai que ſon ame attendrie,
Aux priſonniers Français vouloit ſauver la vie ?

MONRÉAL.

Sans doute...

HIASKAR.

Je le blâme, & je le plains.

MONRÉAL.

Pourquoi ?

HIASKAR.

On a juré ſa mort.

MONRÉAL.

On l'oſeroit ! Qui ?

HIASKAR.

Moi.

Si ton ambition dès ce jour ne s'arrête,
Cette hâche à mes pieds fera tomber ta tête.

MONRÉAL.

Je t'ai cru mon ami.

HIASKAR.

Si je t'aimai jamais,
Je fus juste. Aujourd'hui je t'admire, & te hais.

MONRÉAL.

Qui peut donc m'attirer ta haine & ta menace?

HIASKAR.

Mon amour pour les miens, ma vertu, ton audace.
Quoi! malgré nous d'Hirza tu deviendrois l'époux?
Toi, notre Chef?

MONRÉAL.

Eh bien! en serois-tu jaloux?

HIASKAR.

Je rougis qu'un Français ose aspirer à l'être.

MONRÉAL.

Nul ici, plus que moi, n'en est digne peut-être.

HIASKAR.

Ton orgueil le prétend.

MONRÉAL.

Ma valeur fait mes droits.

HIASKAR.

De ta foi quels garants avons-nous?

MONRÉAL.

Mes exploits.

HIASKAR.

Le Soleil de l'Europe éclaira ta naissance,
Et tu viens dans ces lieux t'armer pour ma défense,
Et ce sont des Français qui tombent sous tes coups!
Tu fus traître envers eux, tu dois l'être envers nous.
Loin de justifier le courroux qui t'anime,
Tous nos cœurs en secret frémissent de ton crime.
Moi-même, si j'ai pu, sensible à ton malheur,
Forcer long-temps mes yeux à te voir sans horreur,
Je respectois en toi, non ce bras qu'on renomme,
Et qui trahit les siens, mais l'ami d'un grand homme,
Mais l'ami d'un Héros la terreur des Français;
De Thamar, qui sans doute ignora tes projets;
De Thamar que j'ai plaint, que ton feu déshonore,
Et qui t'en puniroit, s'il respiroit encore.

MONRÉAL.

Va, Thamar étoit juste ; il connoissoit mon cœur,
Il sçavoit d'un ami respecter le malheur ;
Il ne verroit en moi qu'un fils qui venge un pere.
Ne crois pas que ta haine excitant ma colere,
Je cherche à repousser des traits injurieux.
Ma gloire & mon amour sont un crime à tes yeux.
Si ton cœur fut jaloux d'un heureux avantage,
Il falloit au combat surpasser mon courage,
Pour mériter Hirza, vaincre ses ennemis,
Et d'un joug assuré délivrer ton pays.

HIASKAR.

Oses-tu rappeller ton crime & tes services ?
Vois-tu ce sein couvert de nobles cicatrices ?
Si le cœur qu'il renferme à tes yeux est jaloux,
C'est de punir, toi, qui veux régner sur nous.
Toi, qui devrois cacher ton front dans la poussiere ;
Esclave, as-tu pensé qu'une ame libre & fiere
Trembleroit sous le poids de ton autorité ?
Le bonheur d'un Sauvage est dans sa liberté :
Elle est d'un prix pour nous que tu n'as pu connoître.
Du jour que tu naquis, tu rampas sous un maître.
Ta valeur à mes yeux ne te rend pas plus grand.
Tu n'as sçu qu'obéir, tu serois un Tyran.

MONRÉAL.

J'écoute avec mépris ce discours qui me brave ;
C'est le lâche qui rampe & qui seul est esclave...
Un cœur tel que le mien, qui sçait braver la mort,
Peut obéir aux Rois & commander au sort :
Né sujet, il n'a point ta farouche rudesse ;
Mais comme il est sans crainte, il fléchit sans bassesse.
Toi, dont l'orgueil ici veut m'imposer des loix,
Tu crus que Monréal trembleroit à ta voix.
Tu le verras aux pieds d'une épouse adorée,
Former ici les nœuds d'une chaîne sacrée ;
Et si ton cœur encor peut en être jaloux,
Par de nouveaux exploits mériter ton courroux.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

HIASKAR *seul.*

MOrtel présomptueux, tu crois braver ma haine :
Tremble, elle est à son comble, & ta mort est certaine.

SCENE V.

OUKEA, HIASKAR.

HIASKAR *à Oukéa.*

VAinement j'ai parlé ; l'indigne Monréal
Soupçonne ma franchise & me croit son rival.
Si je n'eusse écouté que ma juste colere,
J'aurois de ses soupçons puni le téméraire.

OUKEA.

Il doit l'être, il le faut ; mais par un autre bras.
Ecoutons le Français qui marche sur mes pas.
C'est ce fier prisonnier, dont la valeur hautaine
A fait long-temps flotter la victoire incertaine ;
C'est le seul, après toi, digne de nous venger :
A punir Monréal je prétends l'engager.

SCENE VI.

Les mêmes, MONRÉAL PERE, UN FRANÇAIS *qui porte un Calumet & des Colliers*, VIEILLARDS.

MONRÉAL *pere.*

COurageux Illinois, une étroite alliance
Fut autrefois jurée entre vous & la France.
Fontalbar excita l'ouragan furieux

Qui porta, malgré moi, le ravage en ces lieux :
Vous lui vendîtes cher ſa derniere victoire,
Mes yeux l'ont vu mourir dans le champ de la gloire ;
Et moi, pour vous rouvrir le cœur de nos Français,
Le Calumet en main, je vous portois la paix ;
Ma bouche l'annonçoit. Vos fléches meurtrieres
Autour de moi ſoudain ont fait tomber mes freres.
Le bruit juſqu'en Europe en ira retentir ;
Prévenez-en l'éclat par un prompt repentir.
Du Monarque Français n'armez point la colere ;
Vous étiez ſes enfans, il vous aimoit en pere :
Son tonnerre pourroit foudroyer vos climats ;
Mais du haut de ſon Trône il vous ouvre ſes bras.
Laiſſez fleurir la paix, dont je vous offre un gage,
Et venez repoſer ſous ſon heureux ombrage.

OUKEA.

Cet ombrage nous cache un appât dangereux.
Le Français nous connoît ſimples & généreux ;
Et s'il vient nous flatter, c'eſt pour mieux nous détruire,
Incertain de nous vaincre, & ſûr de nous ſéduire.

HIASKAR.

Sans le triſte abandon de nos Dieux en courroux,
Sans ces glaives tranchans inconnus parmi nous,
De vos barbares Dieux, miniſtres des tempêtes,
Et ces foudres brûlans qui grondent ſur nos têtes,
Crois-tu qu'impunément, mortel audacieux,
Je t'aurois vu jamais mettre un pied dans ces lieux ?
Déjà le Canada balance la victoire,
Notre intrépidité fait ſeule notre gloire ;
Seule elle arrêtera la fougue des Français ;
Et ces foibles rameaux, dépouille des forêts,
Briſeront dans leurs mains les fléches du tonnerre,
Dompteront leur orgueil, & vengeront la terre.
Tu crus nous mettre aux fers, ceſſe de t'en flatter.
Ton art a pu nous vaincre, & non pas nous dompter.
Tu vois que Fontalbar, dont l'audace eſt punie,
En efforts impuiſſans y conſuma ſa vie.
Que nous veux-tu ? Pourquoi déſoler nos climats ?

Cette terre eſt à nous, creuſe-la ſous tes pas;
Vois-y les oſſemens de nos braves ancêtres,
Ils atteſtent aſſez quels en ſont les vrais maîtres.
De quel droit viens-tu donc habiter nos déſerts?
Allons-nous vous troubler au bout de l'Univers?
Enfans de l'Océan, élevés ſur ſes ondes,
De vos bras étendus vous preſſez les deux mondes.
Souvent le chêne altier, dont le front touche aux
Cieux,
Ébranlé par les vents, eſt tombé ſous mes yeux.

MONRÉAL *pere.*

Téméraire, oſes-tu dans ta coupable audace,
Me prodiguer ainſi l'injure & la menace;
Si du fond des tombeaux s'élevoient vos aïeux,
Qu'ils rougiroient pour vous à l'aſpect de ces lieux!
Tout y retrace encor, malgré votre inconſtance,
Nos travaux, nos bienfaits & leur reconnoiſſance.
Ici, du Canada les peuples réunis,
Pour arbitre ſuprême ont reconnu Louis:
C'eſt ici qu'ils venoient, à leurs ſermens fideles,
Réclamer tous les ans ſes bontés paternelles,
Quand, moins ingrats que vous, ils ſçavoient mériter
Qu'au rang de ſes enfans il daignât les compter.
Je les revois ces lys, je vois ces caracteres
Imprimés ſur l'airain, & ſi chers à vos peres:
Au pied de ce rocher, voilà ces monumens,
Ces Autels de vos Dieux garants de vos ſermens;
Devant eux, devant moi, baiſſez les yeux, parjures!
C'eſt ici que la Salle, en bute à vos injures,
Se vit trahi par vous: là furent ſes vaiſſeaux,
Par la hache entrouverts, engloutis dans les eaux.
Combien le ſang Français a-t-il rougi la terre,
Depuis que Fontalbar chez vous porta la guerre!
Ingrats, pourquoi confondre, en votre horreur pour
lui,
Un peuple qui vous aime & qui fut votre appui?
Hélas! de ce cruel j'éprouvai la furie;
Il voulut m'arracher & l'honneur & la vie,
Me plongeant dans les fers où j'ai langui cinq ans.

Il immola mon fils à ſes reſſentimens.
On m'a rendu l'honneur & ce jour qui m'éclaire,
Foible ſoulagement pour un malheureux pere !
Oublions, Illinois, dans le ſein de la paix,
Vos malheurs & les miens, ſa honte & ſes forfaits.

OUKEA.

Nous ſommes délivrés d'un Tyran que j'abhorre.
Il en eſt un pour nous plus dangereux encore.

HIASKAR *à Oukéa.*

Je veux, s'il doit tomber, que ce ſoit ſous mes coups.

OUKEA *bas, à part.*

Tu porterois le trouble & la mort parmi nous.
Laiſſe fondre ſur lui l'orage qui s'apprête.
Ce n'eſt qu'un ennemi qui hazarde ſa tête.

(*à Monréal pere.*)

Veux-tu ſauver les tiens & venger ton pays?

MONRÉAL *pere.*

Sans doute.

OUKEA.

Tu le peux : mais écoute à quel prix.
Connois-tu l'ennemi dont la haine implacable,
Plus que la nôtre encore, eſt pour toi redoutable ;
Et qui, par ſon adreſſe, aſſurant le ſuccès,
Nous guidoit au combat ?

MONRÉAL *pere.*

Quel eſt-il ?

OUKEA.

Un Français.

MONRÉAL *pere.*

Un Français contre nous leve un bras parricide,
Et je peux l'en punir ; il mourra, le perfide.

OUKEA.

De l'aſtre de la nuit quand le pâle flambeau
Luira ſur ce rocher, viens près de ce tombeau ;
Pour épouſer Hirza, c'eſt là qu'il doit ſe rendre.
Si tu l'oſes combattre, arme-toi, viens l'attendre ;
Attaque avec valeur ce jeune audacieux,
Reproche-lui ſon crime, & qu'il meure à tes yeux.

HIASKAR.

Français, que ce combat va te couvrir de gloire !
Ton rival en ce jour a fixé la victoire,
S'élançant le premier, par un heureux effort,
Sur ces bouches de feu qui vomissent la mort :
Votre Chef autrefois osa lui faire injure,
Il s'est vengé sur vous.

MONRÉAL *pere.*

Le lâche ! le parjure !
Quel est-il ce Guerrier, qui prompt à murmurer,
Pour servir son pays ne sçait rien endurer ?
O faux instinct de gloire ! ô France ! ô ma Patrie !
Faut-il par tes enfans te voir ainsi trahie ?
Hélas ! que leur constance égale leur valeur,
Tout fléchira bientôt sous ta vaste grandeur !
Si je n'expire ici de la main de ce traître,
Crois que je vengerai mon pays & mon Maître.
Heureux si son trépas frappe d'un juste effroi
Quiconque auroit trahi sa Patrie & son Roi !

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MONRÉAL *fils, seul.*

HIrza ne paroît point... Quel obstacle l'arrête ?
Veut-on suspendre encor notre hymen qui s'apprête ?
Quand l'amour, la victoire ont comblé tous mes vœux,
J'éprouve un sentiment pénible, douloureux.
Hiaskar m'accablant de sa fierté farouche,

S'offre ſans ceſſe à moi le reproche à la bouche ;
Ainſi de mes exploits la honte eſt donc le prix ?
Juſte & fatal objet du plus affreux mépris,
J'inſpire & je reſſens l'horreur & l'épouvante.
Pour l'auteur de mes jours, quand mon ame tremblante,
Veut de ſon triſte ſort pénétrer les ſecrets,
Je friſſonne & recule à l'aſpect d'un Français.
Je ne ſçais quelle voix, en m'effrayant, me crie :
Rends-moi compte du ſang qu'a verſé ta furie.
Ah ! cruel Fontalbar ! tu fis tout mon malheur...
Mais pourquoi de mon crime exagerer l'horreur ?
Eſt-ce à moi d'en rougir ? Il étoit néceſſaire.
Je punis des ingrats, je te venge, ô mon pere !
Mon hymen accompli, je vole à ton ſecours ;
Et ſi tu vis encor, je réponds de tes jours.

SCENE II.

OUKEA, MONRÉAL *pere*, MONRÉAL *fils*.

OUKEA *à Monréal pere.*

DU haut des rochers j'aurai ſur toi la vue.
La fille de Thamar, au Conſeil retenue,
Ne ſçauroit avant moi reparoître en ces lieux,
Et le Français lui ſeul doit s'offrir à tes yeux.
Va combattre.

SCENE III.

MONRÉAL *pere*, MONRÉAL *fils*.

MONRÉAL *fils*.

QUel bruit vient de ſe faire entendre ?
Il redouble...... Ecoutons.

MONRÉAL *pere.*

C'eſt là qu'il doit ſe rendre :
C'eſt là que dans ſon ſang je plongerai mon bras.
Voyons ſi le perfide a devancé mes pas.

MONRÉAL *fils.*

Dans ſon ſang... Eſt-ce moi qui ſerois ce perfide ?
Je ne ſçais, à l'aſpect de ce lâche homicide,
Je ſens pâlir mon front & palpiter mon cœur.
Eſt-ce à moi d'éprouver cette indigne terreur ?
Avançons. Eſt-ce moi que tu cherches ?

MONRÉAL *pere.*

Oui, traître.

MONRÉAL *fils.*

Cette voix que j'entends, je crois la reconnoître.

MONRÉAL *pere, mettant le ſabre à la main.*

A ſon horreur pour toi, reconnois un Français,
Ton Général.

MONRÉAL *fils.*

O Ciel ! tu combles mes ſouhaits !
(*mettant le ſabre à la main, & s'adreſſant à lui.*)
A ma juſte fureur rien ne peut le ſouſtraire.
Indigne Fontalbar, qu'as-tu fait de mon pere ?

MONRÉAL *pere.*

Son pere ! Fontalbar ! me ſerois-je trompé ?

MONRÉAL *fils.*

Tu l'as chargé de fers.

MONRÉAL *pere.*

Dieu ! quel jour m'a frappé !

MONRÉAL *fils.*

Tu l'accablas d'affronts, tu proſcrivis ma tête ;
Mon bras va t'en punir.

MONRÉAL *pere.*

Arrête.

MONRÉAL *fils.*

Meurs.

MONRÉAL *pere.*

Arrête.
De Fontalbar en moi reconnois-tu les traits ?

MONRÉAL *fils.*

Non.... Mais mon cœur frémit.... Cruel, de tes forfaits
Sans doute... Qui peut donc retenir ma colere?
Toi-même tu gémis...

MONRÉAL *pere.*

O trop malheureux pere!
Ai-je pu mettre au jour un si coupable fils?

MONRÉAL *fils, jettant son sabre.*

Moi, votre fils? Ah Dieux!...

MONRÉAL *pere.*

Il m'émeut... J'en frémis!
Ah! que n'ai-je plutôt, par la mort la plus prompte,
Effacé dans ton sang tes forfaits & ma honte!
Mon bras à ton aspect eût-il dû s'arrêter?
Je devois te punir, & non pas t'écouter,
Traître! Par cent aïeux l'honneur & le courage,
Dans mes veines transmis, furent mon seul partage;
Et ce sang qui n'avoit coulé que pour mon Roi,
Ce sang qui fut si pur, est donc souillé par toi!
Par toi, cruel! ô honte! ô fureur! ô supplice!
Et je suis en ce jour ton juge ou ton complice!
Il faut ou t'immoler...

MONRÉAL *fils.*

Eh bien! que tardez-vous?
Je serai trop heureux de mourir par vos coups.
Il est vrai que ma main, pour vous sauver la vie,
Combattoit Fontalbar, & non pas ma Patrie.
Mais si mon zele aveugle a pu trahir mes vœux,
Si j'ai fait le malheur d'un pere vertueux,
D'un sang trop criminel ne soyez point avare,
L'honneur le veut, frappez.

MONRÉAL *pere, en laissant tomber son épée.*

Eh! le puis-je, barbare?
Ah! que n'as-tu d'abord irrité mes fureurs?
Que ne m'as-tu caché tes remords & tes pleurs?

MONRÉAL *fils.*

Eh bien! s'il est ainsi, mon attente est remplie.
Que votre bras s'apprête à m'arracher la vie.

Il faut à vos regards dévoiler mes ſecrets :
Vous ne ſçavez encor que mes moindres forfaits.
Regardez cet Autel. Ici ma bouche impie
A juré d'oublier mon culte & ma Patrie ;
Et ſur ce même Autel, & dans ce même inſtant ;
Sans vous, je me liois par un nouveau ſerment.
Du feu le plus ardent mon ame eſt dévorée.
J'ai fait mon Dieu d'Hirza, je l'ai ſeule adorée ;
Et dans mon cœur encor, ni vous, ni mes remords,
Ne pouvez de l'amour balancer les tranſports.
Un jour affreux me luit dans le fond de l'abîme ;
Mais mon cœur s'y complaît, j'aime juſqu'à mon
crime ;
Je le préfere au Ciel, à ma Patrie, à vous ;
Et ſi ce n'eſt aſſez pour mériter vos coups,
Que par pitié du moins votre bras nous délivre,
Vous des affronts d'un fils, moi de l'horreur de vivre.

MONRÉAL *pere.*

Qu'entends-je ? je frémis ! Quoi ! tu peux à mes yeux
Inſulter dans ta rage & la terre & les Cieux !
D'un amour inſenſé ton ame poſſédée,
De ton Dieu, de ton Prince auroit perdu l'idée !

MONRÉAL *fils.*

Frappez donc, vengez-vous de tous mes attentats ;
Vous les connoiſſez.

MONRÉAL *pere.*

Non, non ; je ne te crois pas.
Ton amour te trompoit. Quoi qu'en effet coupable,
Ton cœur de tant d'horreurs ne peut être capable,
Et l'Univers entier l'affirmeroit en vain.
Mon fils n'a point perdu tout ſentiment humain.
Si tu mis dans l'oubli ton culte & ta Patrie,
Je t'en ai vu gémir ; & ton ame attendrie,
Contre un amour fatal luttant avec effort,
Déteſtoit ſa foibleſſe, & demandoit la mort.
Va, tu triompheras d'une funeſte flame,
J'ai vu le repentir dans le fond de ton ame,
Je l'y retrouve encor, il redouble à ma voix,
Et la nature enfin va reprendra ſes droits.

Oui, ton cœur eſt ſenſible aux larmes de ton pere :
Ce ſoupir adoucit l'excès de ſa miſere.
Hélas ! tu n'as que trop, par une folle ardeur,
Affligé ſa tendreſſe & déchiré ſon cœur :
L'abandon malheureux où ton ame s'oublie,
Ne fait que trop déjà le tourment de ſa vie :
Songe qu'en prolongeant l'horreur de ſon deſtin,
Tu lui portes, mon fils, un poignard dans le ſein.
Mais ton ſilence accroît la douleur qui me preſſe.
Il faut, ou que ma vie, on que ma honte ceſſe.
Ton pere ne peut point ſurvivre à ſon honneur.
Cruel ! rends-moi mon fils, ou m'arrache le cœur.

MONRÉAL *fils.*

Hélas ! avec bonté daignerez-vous m'entendre ?
Ce fils que vous cherchez, l'honneur va vous le rendre.
Mais pourquoi ? mais comment étouffer mon amour ?
Il peut avec l'honneur s'accorder en ce jour.
Que dis-je ? Il va ſervir à vous, à ma Patrie :
C'eſt lui qui fit mon crime, & c'eſt lui qui l'expie.
En épouſant Hirza, je commande en ces lieux :
Souffrez que cet hymen s'accompliſſe à vos yeux.
La paix réunira ces Peuples à la France ;
Vous verrez mes exploits paſſer votre eſpérance ;
Vous verrez ſi ma gloire...

MONRÉAL *pere.*

Inſenſé, que dis-tu ?
Si tu connois un Dieu, ta gloire eſt la vertu.
Quoi ! c'eſt ici l'Autel où ta bouche parjure
Veut encor blaſphémer l'Auteur de la nature !
Quoi ! ces Dieux recevroient tes ſermens & les ſiens !
Moi, je verrai former de ſi honteux liens !
Mais, malheureux ! ſçais-tu que ce Peuple ſauvage,
Par mépris pour nos mœurs, met à profit ta rage ?
Sçais-tu qu'ici ſur-tout, un traître fait horreur ?
Qu'on ſe ſert de ton bras en déteſtant ton cœur ?
Que, pour rompre les nœuds de cet hymen impie,
Hiaskar cette nuit dut t'arracher la vie ?
Mais qu'un autre a voulu prévenir ſon deſſein.

MONRÉAL *fils.*

Quel autre ?

MONRÉAL *pere.*

Moi. Sçais-tu pourquoi j'ai ſur mon ſein,
De la foi des Chrétiens ce reſpectable gage,
Cette croix, dont mon Prince honora mon courage ?
Apprends que Monréal fit ſerment de punir
Quiconque en ſa préſence oſeroit le trahir.
Et tu veux, malheureux ! qu'il voie une infidelle
Epouſe d'un Chrétien plus idolâtre qu'elle !
Tu crois qu'il ſouffriroit un ſi ſanglant outrage ?

MONRÉAL *fils.*

Vous voyez la rougeur qui me couvre le front.
Si je n'ai pas d'un pere épuiſé la tendreſſe,
Pour la derniere fois pardonnez ma foibleſſe.
J'abjure mon amour, mes tranſports, mes combats ;
Que vous faut-il encor ?

MONRÉAL *pere.*

Que tu ſuives mes pas ;
Que l'honneur, la vertu renaiſſant dans ton ame,
En écartent l'objet d'une coupable flame ;
Qu'un ferme repentir t'éleve juſqu'à moi ;
Que tu ſerves ton Dieu, ta Patrie & ton Roi ;
Et que tu faſſes voir, par des faits magnanimes,
Que les grandes vertus effacent les grands crimes.

SCENE IV.

Les mêmes, HIASKAR, OUKEA.

OUKEA.

C'Eſt trop attendre ; enfin, ſçachons quel eſt ſon ſort.
(à Monréal pere.)
Français, je te revois, Monréal eſt donc mort ?

MONRÉAL

MONRÉAL *pere.*

Mon fils, vous l'entendez ?

OUKEA.

Que dis-tu ? Toi, ſon pere ?

MONRÉAL *fils.*

Sans doute, & mes remords ont fléchi ſa colere.

MONRÉAL *pere.*

(à Hiaskar.)

Toi, Guerrier valeureux, qui, jurant ſon trépas,
L'euſſes voulu combattre au défaut de mon bras,
Si ta haine naquit de l'horreur de ſon crime,
Elle ceſſe en voyant le remords qui l'anime.
Et vous, avec la paix, recevez nos adieux.

HIASKAR.

Français, j'aime à t'entendre ; & pour te prouver mieux
Que nous ſçavons répondre à tes offres ſinceres,
Nous devions immoler nos priſonniers, tes freres,
Ils te ſeront rendus : mais Thamar veut du ſang,
Livre-nous le Français qui déchira ſon flanc.
Par un ſerment d'Hirza, pour nous inviolable,
La mort des priſonniers, ou celle du coupable,
De l'ombre de Thamar doit appaiſer les cris.

MONRÉAL *pere.*

Tu dis que les Français ſont libres à ce prix ?

HIASKAR.

Oui.

MONRÉAL *pere, à oukéa.*

Vous approuvez donc ce qu'il vient de me dire ?

OUKEA.

Tu reçois ſa parole ; elle doit te ſuffire.

MONRÉAL *pere.*

Thamar va s'appaiſer. Faites venir Hirza.

HIASKAR.

Que dis-tu ?

MONRÉAL *pere.*

Vous voyez la main qui l'immola.

MONRÉAL *fils.*

Hiaskar, Oukéa, gardez-vous de l'en croire.

Non, vous ne ferez point cette tache à ma gloire ;
(*Reprenant son sabre.*)
Non, ma fureur, portée aux plus sanglans éclats,
Osercit tout ici pour venger son trépas.
Vous m'entendez ; craignez....

MONRÉAL *pere.*

Arrêtez, téméraire.

MONRÉAL *fils.*

Qui ? moi !

MONRÉAL *pere.*

Respectez mieux la volonté d'un pere.

MONRÉAL *fils.*

Vous voulez qu'à mes yeux, pour prix de mes bienfaits,
Ils vous percent le cœur ! Ne l'attendez jamais.

MONRÉAL *pere.*

Et tu veux donc, toujours perfide à ta Patrie,
Que tes Concitoyens pour moi perdent la vie !

MONRÉAL *fils.*

Quoi ! pour un sang obscur...

MONRÉAL *pere.*

Qu'entends-je ! justes Cieux !
Un sang cher à la France est obscur à tes yeux !
Quoi ! le sang des Soldats, quand j'en dois être avare,
Je le prodiguerois ! malheur à tout barbare
Qui ne voit dans les siens, quand ils sont sous ses loix,
Qu'un instrument servile, & fait pour ses exploits !

OUKEA *à Monréal pere.*

Que ta voix au Conseil vienne se faire entendre.

MONRÉAL *fils.*

C'est là que, malgré vous, je prétends vous défendre.

HIASKAR *à Monréal pere.*

De ta haute vertu que mon cœur est jaloux !
Français, tu méritois d'être né parmi nous.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HIRZA, HIASKAR.

HIRZA.

EH quoi ! ce meurtrier cruel & ſanguinaire,
Que ma bouche a juré d'immoler, c'eſt ſon pere !
Quoi ! grands Dieux ! quoi ! Thamar eſt tombé ſous
ſes coups !

HIASKAR.

On craint que Monréal, dans ſes tranſports jaloux,
Ne s'arme pour un pere; & ne briſe ſa chaîne.
Du Conſeil contre lui tu vois la ſourde haine;
La crainte d'être en bute à la fureur des Dieux,
Ou ſouillera ton bras de ce meurtre odieux,
Ou d'un peuple crédule armant le zele impie...

HIRZA.

Va, je ſens mon malheur, & j'abhorre la vie.
Va, ſi je m'en croyois, dans ce cœur déchiré,
Cent fois j'aurois plongé mon bras déſeſpéré.
Fais venir Monréal. Que je ſuis malheureuſe !
Ma haine a dû bleſſer ton ame généreuſe.
Quand le don de mon cœur n'eſt plus en mon pou-
voir,
Quand tu peux te venger, toi ſeul es mon eſpoir.

HIASKAR.

Ne crains rien d'Hiaskar, il n'a point tes foibleſſes;
Eſt-il fait pour l'amour & ſes molles tendreſſes ?
Son cœur, dont rien jamais n'abaiſſa la fierté,
Ne vit que pour la guerre & pour la liberté.

Il aimeroit pourtant ton orgueil, ton courage,
Et le ſang de Thamar, & ce noble avantage
De voir nos Compagnons, ſecondant ſes exploits,
S'occuper de ſa gloire & marcher ſous ſes loix.
Adieu. Ton cœur, Hirza, m'étoit bien dû peut-être;
Et j'en ſerois jaloux, ſi le mien pouvoit l'être.

HIRZA.

Je rends grace à ton zele, ami trop généreux.

SCENE II.

HIRZA *ſeule.*

HÉlas! fut-il jamais un ſort plus malheureux!
La hache de la mort a fait tomber mon pere;
Et mon cœur s'abreuvant de ſa douleur amere,
J'ai vu les Illinois vaincus, humiliés,
Détourner loin de moi leurs regards effrayés.
Il falloit qu'un Français, embraſſant ma défenſe,
S'immolât tout entier au ſoin de ma vengeance:
Il falloit que l'amour, plus puiſſant que nos Dieux,
Armât contre les ſiens ſon bras victorieux:
Lui, qui par ſes bienfaits dut enchaîner mon ame,
Hélas! ſçait-il quel prix je réſerve à ſa flame?
Il me faut, renonçant au plus tendre lien,
Quand il venge mon pere, aſſaſſiner le ſien.
Dieux! quelle ſombre horreur de mon ame s'empare!
Monréal, tu verras ton Amante barbare,
Inſenſible à tes pleurs, ſourde à tes cris affreux,
Traîner ſur ce tombeau ce vieillard malheureux;
Et levant ſur ſon ſein la main qui te fut chere,
Faire jaillir ſur toi tout le ſang de ton pere!
Avant de l'accomplir ce ſerment plein d'horreur,
Tombe ſur moi la foudre & le Ciel en fureur!
Pourquoi ſacrifier l'amour à la nature?
Eſt-il donc moins honteux d'être ingrat que parjure?
Que dis-je? j'ai juré d'adorer mon Amant,
Et Monréal enfin eut mon premier ſerment...
Ah! que de maux affreux vont fondre ſur ma tête!

Mais ſi je prévenois le malheur qui s'apprête...
Thamar peut voir encor ſes manes ſatisfaits.
Je tiens en mon pouvoir les priſonniers Français ;
Ils ſont nos ennemis, il faut qu'on les immole ;
Tout leur ſang répandu dégage ma parole.
J'appaiſe mon Amant, & mon pere, & les Dieux.
Si-tôt que de l'hymen j'aurai formé les nœuds,
J'accomplis mon ſerment. Ombre chere & ſacrée,
Pardonne ce détour à ta fille éplorée.
Tu chéris Monréal, ton choix tomba ſur lui :
C'eſt ton vengeur, ton fils, mon Amant, mon appui ;
Tu renais dans ſon pere, & déſormais leur vie
Eſt un dépôt ſacré que le Ciel me confie.
Mais je vois Monréal, la mort eſt dans ſes yeux.

SCENE III.

MONRÉAL, HIRZA.

MONRÉAL.

AH! pardonne aux tranſports d'un Amant furieux ;
On ne verſera point le ſang qui m'a fait naître :
Quelque grand à tes yeux que ſon crime puiſſe être ;
Songe au moins que ce crime eſt l'ouvrage du ſort :
Songe qu'au même inſtant ma mort ſuivra ſa mort.
J'implore à tes genoux & ſa grace & la mienne.

HIRZA.

Sa grace ?

MONRÉAL.

De ta bouche il faut que je l'obtienne.
Il faut que par mes pleurs...

HIRZA.

Monréal, leve-toi.
Sçais-tu que ta priere eſt un affront pour moi ?
Ah cruel ! eſt-il rien ſur la Terre, au Ciel même,
Qui puiſſe dans mon cœur balancer ce que j'aime ?
S'il falloit prononcer entre ton pere & moi,
Tu balancerois donc à me garder ta foi ?

MONRÉAL.

Chere Hirza, prends pitié du tourment que j'endure :
Mon amour n'a que trop étouffé la nature.

HIRZA.

Raſſure-toi. Formons un éternel lien ;
Et ton pere aujourd'hui va devenir le mien.

MONRÉAL.

Inſtant que je craignois ! ô tyrannique flame !
Hélas !... Quel aſcendant elle a pris ſur mon ame !

HIRZA.

Approche ; & pour jamais conſacre ici ta foi,
Aux Dieux de mes ayeux, à mon pays, à moi.
Mais d'où naît, Monréal, ce trouble qui m'étonne ?

MONRÉAL.

Il faut que pour jamais...

HIRZA.

Acheve. Je friſſonne.

MONRÉAL.

Je ne puis...

HIRZA.

Je le veux. Que vois-je ! Tu frémis ?
Tu détournes de moi tes regards interdits !

MONRÉAL.

O Dieu !

HIRZA.

Fais donc ceſſer cette horreur que j'endure.
De ton ſilence, hélas ! que faut-il que j'augure ?

MONRÉAL.

Que notre hymen étoit le plus cher de mes vœux ;
Mais que dans ton Amant tu vois un malheureux,
Que tes yeux prévenus avoient ſçu mal connoître ;
Que je ſuis un parjure, un ſacrilege, un traître ;
Que perdre ce que j'aime, eſt l'arrêt de ma mort ;
Que mon malheur le veut, qu'il faut céder au ſort.

HIRZA.

Que ton malheur le veut ! ah ! que dis-tu, barbare ?
Quel eſt-il ce malheur, ce ſort qui nous ſépare ?
Hélas ! que t'ai-je fait ? pourquoi changer ? mais non,
Ta crainte pour un pere égare ta raiſon.

J'ai reçu ta parole, elle eſt inviolable.
Eſt-ce de trop aimer que ton cœur eſt coupable ?
Tu parles de remords, de tourmens, de forfaits ;
L'amour qui nous unit ne les connut jamais.
Ceſſe donc, Monréal, ſi tu m'aimes encore,
D'avilir à mes yeux ce que mon cœur adore.

MONRÉAL.

Ceſſe plutôt d'aimer un objet odieux.
Ah cruelle ! où prends-tu ce charme impérieux,
Ce charme qui commande à la volonté même ?
Tu vois donc ſans pitié mon déſeſpoir extrême ?
Si tu l'oſes, réponds : qu'exiges-tu de moi ?
Je n'aime, je ne ſens, je ne vis que par toi :
Ordonne, & j'obéis ; mais laiſſe à ta victime
La honte & les remords qui ſont les fruits du crime.
Armé contre les miens, mon parricide bras
Ne s'eſt-il pas ſouillé des plus noirs attentats ?
Tandis qu'il fume encor du ſang de ma patrie,
Aux Autels de tes Dieux tu veux qu'il ſacrifie !
Je ſçais trop que cent fois mes ſacrileges mains
Ont encenſé tes Dieux, l'objet de mes dédains :
Mon cœur y répugnoit ; n'importe, il falloit plaire,
A toi que j'idolâtre, à ton peuple, à ton pere.
L'amour faiſoit mon crime, il m'en cachoit l'horreur ;
Mais le devoir terrible enfin parle à mon cœur.
A ma patrie, au Ciel il faut un ſacrifice :
C'en eſt fait.

HIRZA.

Je t'entends. Dépouille l'artifice.
Quand tu vois échouer tes vœux ambitieux,
Tu rejettes ma main, tu dédaignes mes Dieux.
On me l'avoit prédit, je n'aurois pu le croire.
L'amour n'entra jamais dans une ame ſi noire ;
Non, traître, non jamais... Quel eſt-il ce devoir,
Plus ſaint que tes ſermens, qui fait mon déſeſpoir ?
Qu'oſes-tu me parler de Ciel & de patrie ?
Quoi ! tu l'abuſois donc ton Amante attendrie,
Alors que tu rendois un hommage impoſteur,
Un hommage à ſes Dieux, démenti par ton cœur ?

MONRÉAL.

Vois par-là, vois combien mon amour eſt extrême :
Il m'a fait tout enfreindre.

HIRZA.

Il n'eſt donc plus le même,
Ingrat ?

MONRÉAL.

Quoi ! mon amour ? ah ! j'en atteſte...

HIRZA.

Qui ?
Tes fermens ? tu les romps ; ton Dieu ? tu l'as trahi.
Tu connois mal encor l'ame d'une Sauvage :
Tu verras ſi ſon bras ſçait venger un outrage,
Si ton pere à ton cœur eſt plus cher que le ſien.
Traître, ſuis ton devoir ; je vais remplir le mien.

SCENE IV.

Les mêmes, HIASKAR, OUKEA.

OUKEA *à Hirza.*

DU Conſeil des Vieillards reçois l'ordre ſuprême.
Fidelle à ton ſerment, tu dois, dès ce jour même,
Au tombeau de ton pere immoler de ta main
Le coupable Français qui fut ſon aſſaſſin.
Ton cœur s'y réſout-il ?

HIRZA.

Si je veux qu'il périſſe ?
Oui, ſans doute ; & je cours préparer ſon ſupplice.

SCENE V.

HIRZA, OUKEA, MONRÉAL.

MONRÉAL *ſuivant Hirza qui ſort.*

ARrête. Ecoute au moins. Quoi ! tu pourrois...
Ah Dieux !
Hirza, quoi ! de mon ſang t'abreuver à mes yeux !

(*Aux*

(Aux Sauvages.)

Et vous, monſtres jaloux, quand mon malheureux pere
Eût été de Thamar meurtrier volontaire,
Tant de braves Français, expirant ſous vos coups,
N'ont-ils pas appaiſé ſes manes en courroux ?
Mais ſi ce n'eſt aſſez, ſi votre infame rage
Eſt affamée encor de meurtre, de carnage,
Venez, tigres, venez épuiſer dans mon flanc,
Dans le flanc de ſon fils, un trop coupable ſang;
Frappez, & je rends grace à votre barbarie,
Si vous ſauvez mon pere & m'arrachez la vie.

HIASKAR.

Français, tu nous vois tous honteux de ta fureur.
Nous avons dû t'apprendre à vaincre la douleur,
Souviens-t-en. Si tu peux juſtifier ton pere,
Nous allons t'écouter : parle, mais ſans colere.
Parle.

MONRÉAL.

Eh bien ! ſi par vous autrefois adopté,
Au rang de vos Guerriers Monréal fut compté,
Lui ſera-t-il permis, malheureux & coupable,
De réclamer un droit chez vous inviolable,
Le plus cher à mon cœur, le plus ſaint pour un fils ?

OUKEA *lui donnant un collier.*

Oui, s'il ne ſçauroit nuire aux loix de mon pays,
Ce gage t'en aſſure.

MONRÉAL *remettant ſon épée.*

Ami, qu'à ſa Patrie
Mon pere ſoit rendu, j'offre pour lui ma vie.
Je fais plus, en ſon nom, je jure que ſon bras
Ne vengera jamais ſes fers ni mon trépas.

OUKEA.

Français, nous t'approuvons de mourir pour un pere.

HIASKAR.

Venger Thamar ſans doute eſt juſte & néceſſaire...

MONRÉAL *à Oukéa.*

De l'auteur de mes jours va donc briſer les fers.

OUKEA.

Tu ſeras ſatisfait. *(Il ſort.)*

SCENE VI.

MONRÉAL, HIASKAR.

MONRÉAL *à lui-même.*

APrès tant de revers,
Je pourrai donc...

HIASKAR.

Veux-tu m'entendre & me connoître ?
Ton cœur doit m'eſtimer, quelque grand qu'il puiſſe être.
Cent fois plus que les miens j'ai vanté tes hauts faits ;
Je t'aurois immolé mes plus chers intérêts,
Tout, hors ma liberté : dès que j'ai craint pour elle,
J'ai réſolu ta mort, & la voulois plus belle.
Mais s'il faut qu'une femme, aujourd'hui ton bourreau,
De tes jours dévoués éteigne le flambeau,
Nous aviliſſons trop un Guerrier intrépide.
Eſt-ce à toi de tomber ſous un bras ſi timide ?
Envers Thamar, Hirza dégageant notre foi,
Peut encor le venger ſur d'autres que ſur toi :
Laiſſe agir ſeulement le zele qui m'anime.
Le ſang des priſonniers...

MONRÉAL.

Sois vrai, ſois magnanime.
Quand mon pere aujourd'hui s'eſt dévoué pour eux,
J'ai vu ton cœur frappé de ce trait généreux.
Eh ! pourquoi me donner un conſeil ſi contraire
Aux vertus que toi-même admirois dans mon pere ?

HIASKAR.

Pour épargner aux miens la honte de ta mort,
Pour ſauver un Guerrier, digne d'un meilleur ſort.
Hirza croit de ton pere apprêter le ſupplice ;
Je cours me faire entendre, il faut qu'elle en rougiſſe,
Et bientôt Hiaskar t'épargnera l'horreur
De ſubir une mort indigne d'un grand cœur.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

MONRÉAL *seul.*

TEs vœux seront trompés. Oui, si je fus un traître,
Je vais rendre l'honneur au sang qui m'a fait naître.
O mes Concitoyens ! pardonnez mes forfaits,
Je reprends les vertus & l'ame d'un Français.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

HIRZA, GUERRIERS.

HIRZA.

IL faut donc l'accomplir ce funeste serment !
Et sur qui ?... j'en frémis ! quels apprêts ! quel moment !...
Non, jamais, quel que soit le devoir qui me lie,
Ma main à ce vieillard n'arrachera la vie...
Mais c'est trop balancer... Etouffons nos regrets...
(*Aux Guerriers.*)
Amenez en ces lieux les prisonniers Français.
Allez, amis. (*Les Guerriers sortent.*)

SCENE II.

HIRZA *seule*

JE sçais qu'ambitieux, parjure,
Tu trahis, Monréal, la flamme la plus pure :
Je sçais que tout conspire à te fermer mon cœur,
Je ne t'aimai jamais avec tant de fureur.

Et l'ingrat, abusant d'un cruel avantage,
Ose faire à mes feux le plus sensible outrage!
Le voilà donc, grands Dieux, ce cœur si bien épris,
Cet amour si constant, ce bonheur tant promis!
Le voilà! C'en est fait: pour prix de mes tendresses,
Nos nœuds presque formés, ses sermens, ses promesses,
Tout est évanoui: malheureuse! & mes pleurs,
Et d'un cœur déchiré les mortelles douleurs,
Et de l'amour jaloux les transports, la furie,
Le salut de son pere & le soin de sa vie,
Rien n'a pu le changer, ni même l'attendrir,
Rien n'a pu de son ame arracher un soupir!
O toi! que j'avois cru si constant & si tendre,
Cher amant, ah! du moins si tu pouvois m'entendre;
Si tu voyois combien il en coûte à mon cœur
Pour remplir un serment qui me glace d'horreur,
Par pitié pour mes maux, tu gémirois peut-être
De l'excès de ce feu que toi seul as fait naître.
Des prisonniers Français quand je hâte la mort,
Tu ne l'imputerois qu'à mon malheureux sort.
Dans ces lieux cependant ils tardent à se rendre.
Que vois-je? Oukéa seul! Dieux! que vient-il m'apprendre?

SCENE III.

OUKÉA, HIRZA.

OUKEA.

HIrza, préparons-nous à de nouveaux revers.
Les prisonniers Français ont tous brisé leurs fers.
De nos jeunes Guerriers sollicitant le zele,
Ton amant soutenu de leur troupe rebelle,
Vers le lieu du Conseil précipitoit ses pas;
Il réclamoit les siens, il excitoit leur bras:
Tout un peuple indigné contr'eux soudain s'avance;
Déjà la fleche vole, & le combat commence.
Des meres, s'élançant entre les deux partis,
Leur découvrent le sein qui les avoit nourris;
Et leurs cris douloureux, leurs sanglots & leurs larmes,
Ont ému tous les cœurs, & fait tomber les armes.

Dans ce désordre affreux, les prisonniers Français
Auront sçu, par la fuite, échapper à nos traits;
Hiaskar les poursuit. Monréal & son pere,
Des Vieillards entourés, en bute à leur colere,
Presqu'au sein de la mort, semblent d'un œil content
Envisager l'horreur du sort qui les attend.

HIRZA.

Quand, malgré mon serment, pour lui seul je differe
A remplir le devoir d'un sanglant ministere,
Il le voit! & le lâche a le plaisir affreux
De me désespérer, de dédaigner mes feux!
Malgré sa perfidie & son indifférence,
Dans le fond de mon ame un rayon d'espérance,
Il le faut avouer, soutenoit mon amour:
J'ai cru qu'un feu si pur le toucheroit un jour.
Quel horrible avenir mon amour me prépare!
A quelle extrémité me réduis-tu, barbare!
Eh quoi! contre ton pere irritant ma fureur,
Tu forces donc mon bras à lui percer le cœur!

OUKEA.

Non, tu n'as plus, Hirza, de pouvoir sur sa vie.
C'est ton amant qu'il faut que ta main sacrifie.

HIRZA.

Qu'entends-je? qu'as-tu dit?

OUKEA.

Par nous tous avoué,
Monréal, pour son pere, ici s'est dévoué.

HIRZA.

Monréal!

OUKEA.

Oui, lui-même.

HIRZA.

Hélas! tu vois mon trouble,
Pardonne; la pitié malgré moi le redouble.
Quel coup affreux du sort! quel horrible serment!

OUKEA.

Il le faut accomplir; ton salut en dépend.

HIRZA.

Quoi! tu l'oses penser, que main sanguinaire
Pourroit...

OUKEA.

Dans ce tombeau regarde, téméraire,
Thamar enſanglanté, menaçant, furieux,
De ta promeſſe ici prendre à témoin nos Dieux;
Vois tous ces Dieux, ſur nous groſſiſſant les tempêtes,
Aux foudres de l'Europe abandonner nos têtes.

HIRZA.

O mon pere! ô mes Dieux! qu'exigez-vous de moi?

OUKEA.

Ton devoir. Songes-tu qu'il a trahi ſa foi,
Qu'en ſecret il nous hait, qu'il te trompe & t'outrage?

HIRZA.

O manes de Thamar, ſoutenez mon courage!
Je vois l'abîme affreux où m'a plongé le ſort...
Puiſqu'il s'eſt dévoué, ma main lui doit la mort:
Je veux du même fer qui doit trancher ſa vie,
Percer ce cœur qui l'aime avec idolâtrie:
Ma main qu'il dédaigna, que le Ciel croit punir,
Malgré le Ciel & lui, ſçaura nous réunir.

OUKEA.

Je le vois; cache-lui le poiſon qui te tue.

SCENE IV.

MONRÉAL *pere*, MONRÉAL *fils*, HIRZA, OUKEA, GUERRIERS, CONSEIL DES VIEILLARDS, FEMMES SAUVAGES.

HIRZA.

QUel froid pénetre au fond de mon ame abattue!

MONRÉAL *fils, à ſon pere.*

Ah! laiſſez-moi mourir; vous ne connoiſſez pas
La fureur de mes feux, mes forfaits, mes combats.
Je vous dois mes remords; mais ſans votre préſence,
L'amour auroit cent fois emporté la balance...
Lorſque le Ciel permet que je meure pour vous,
Ne plaignez que la main qui va porter les coups.

OUKEA *à Hirza tenant une épée.*

Que l'aſpect de ce fer redouble ta colere:
Il étoit enfoncé dans le flanc de ton pere;
Ma main l'en arracha; fais de même en ce jour:

Arrache de ton cœur un criminel amour ;
Que tout, jusqu'à son nom, sorte de ta pensée :
Ou plutôt, s'il combat dans ton ame offensée,
Fais-en le sacrifice, il en sera plus beau.
Je dépose ce fer au pied de ce tombeau ;
Teint du sang de ton pere, il soutient ta constance ;
Instrument de sa mort, qu'il serve à sa vengeance.
(*Il met l'épée sur l'Autel.*)
Viens, armes-en ton bras.

MONRÉAL *fils*, *à Hirza.*

J'ai mérité mon sort.
Frappe ; comme un bienfait je recevrai la mort.

HIRZA.

Lâche & perfide amant, nul espoir ne te reste :
Périssent dans ton sang des feux que je déteste.

MONRÉAL *pere.*

Arrête, & vois sur qui doit tomber ta fureur.
Ma main tua ton pere, il en fut le vengeur.
Si la mort de Thamar à tes yeux est un crime,
Si le sang doit couler, connois mieux ta victime ;
La voici. De mon fils je dégage la foi ;
Mon fils sans mon aveu n'a pu s'offrir pour moi.

HIRZA.

L'un a tué mon pere, & l'autre m'a trahie ;
Ma main à l'un des deux doit arracher la vie :
Je les vois d'un front calme, en attendant la mort,
Insulter l'un & l'autre à mon malheureux sort.
(*à Monréal fils.*)
Oui, (je lis dans ton cœur), ma douleur fait ta joie,
Tu t'abreuves des pleurs où mon ame se noie ;
Et bravant les effets de mon vain désespoir,
Tu comptes sur un feu que j'ai trop laissé voir.
Ne crois plus abuser du foible de mon ame,
Mes yeux s'ouvrent enfin, je rougis de ma flame ;
Je déteste nos nœuds, je les romps pour jamais ;
Et plus tu me fus cher, ingrat, plus je te hais,
Plus je veux me venger... ma douleur est cruelle.
J'en mourrai, je le sens, oui ; mais tremble, infidele.
(*Allant à l'Autel & prenant le poignard.*)
Manes chers & sacrés, vous serez satisfaits.

SCENE DERNIERE.

Les mêmes, HIASKAR.

HIASKAR.

ARrête, arrête, Hirza, j'ai rempli tes souhaits.
Les Français à nos coups avoient cru se soustraire;
Mais j'ai vengé sur eux les manes de ton pere.
L'un d'eux, en expirant, m'a dit que Fontalbar
(En montrant l'épée qui est sur l'Autel.)
Lui-même, de ce glaive, avoit frappé Thamar.
(A Monréal pere.)
Ainsi, brave Guerrier, tu prodiguois ta vie.

MONRÉAL *pere.*

Non, j'épargnois un sang utile à ma Patrie.

HIRZA *la main appuyée sur l'Autel.*

Et moi qui vois la honte où m'abaissent mes feux,
Moi qui devois remplir un serment malheureux,
Moi pour qui désormais la vie est un supplice,
Je t'aime encore, ingrat; que ce fer m'en punisse.
(Elle se frappe.)

MONRÉAL *fils.*

Arrête, chere Hirza!... pour te prouver ma foi...
(Il saisit le fer.)

MONRÉAL *pere, se précipitant entre Hirza & son fils, lui arrachant le fer & le repoussant.*

Ah, mon fils!

MONRÉAL *fils, à Hirza.*

Va, tu meurs moins à plaindre que moi.

MONRÉAL *pere.*

Songe qne ton devoir est d'aimer ta Patrie,
De lui sacrifier ton amour & ta vie.
Tu vainquis une fois en osant la trahir,
Ne t'en souviens jamais que pour la mieux servir;
Conserve cet espoir; & si tu fus rebelle,
Tu peux si bien mourir en combattant pour elle.

FIN.

